

## **METS ET MOTS**

### **Nourriture et écriture**

#### **chez quelques romancières algériennes contemporaines**

Assez fortement présente dans les romans perçus aujourd'hui à juste titre comme les classiques algériens, la nourriture ne semble pas au premier plan des représentations romanesques des femmes. Cette différence conséquente entre les romans au masculin et au féminin semble intéressante à interroger pour ouvrir une réflexion qui pourrait aboutir à une recherche plus approfondie. On peut penser qu'elle était présente, chez Mouloud Feraoun ou Mohammed Dib, parce que la faim était pesante : elle hantait les lignes comme elle plombait le quotidien du colonisé ; présente en conséquence plus dans son manque que dans son abondance. Si l'abondance était entrevue ou rêvée, elle était celle des tables de notables ou de colons et soulignait des différences socio-économiques criantes.

Comment oublier en effet cette lutte incessante contre la faim -et donc l'obsession de la nourriture- que mènent Omar et Aïni sa mère dans la trilogie *Algérie* de Dib ? C'était bien la réalité quotidienne de nombreuses mères que transmettait le romancier à ses lecteurs :

« Aïni versa le contenu bouillant de la marmite, une soupe de pâtes hachées et de légumes, dans un large plat en émail. Rien de plus, pas de pain ; le pain manquait.

- C'est tout ? s'écria Omar. Une *tarechta* sans pain ?

En arrêt devant la meïda et le plat qui fleurait le piment rouge, Omar, face à sa mère, Aouïcha et Mériem, se dressait, les jambes écartées, dans l'embrasure de la porte :

- Et c'est tout ? Répéta-t-il.

Cette fois c'était avec colère et dépit.

- Il n'y a plus de pain, dit Aïni. Le pain que nous a apporté Lalla est fini depuis hier.

- Comment allons-nous manger la soupe, Ma ?

- Avec les cuillers. »<sup>1</sup>

On se souvient aussi, vers l'est de l'Algérie cette fois et non plus à l'ouest dans cette ville de Tlemcen où Dib situe sa fiction, de l'importance de la nourriture dans *Le fils du pauvre* de Mouloud Feraoun, de la discrimination dans le partage du couscous entre frères et sœurs, de l'oubli de soi-même du père pour que Fouroulou ne souffre pas du manque. L'enfant a rejoint son père sur le chantier où il travaille et ce dernier se prive de son repas pour le donner à son fils :

« Mon père quitte son travail, se dirige calmement vers moi, me dit de ne pas bouger. Je reste planté là, plein de honte. Il me rejoint, me pose sa grosse main toute sale de mortier sur la tête et me dit :

- (...) Va à côté du père Kaci, tu mangeras à ma place. Je monte à la maison pour me reposer un peu. Aujourd'hui, je n'ai pas faim.

(...) Je me disais, pour diminuer ma faute, que mon père n'avait pas faim. Mais je dus me détromper car, en rentrant à la maison, je lui trouvais entre les mains, mon petit plat en terre cuite, orné de triangles noirs et rouges. Il achevait de manger mon couscous noir. Ce jour-là il retourna au travail le ventre à moitié vide (...) »<sup>2</sup>

Le dernier exemple met au centre de cette évocation romanesque de la nourriture la figure du père. Les deux exemples précédents privilégient la figure féminine, la mère, celle qui gère la nourriture en des gestes quotidiens et toujours renouvelés : ingéniosité de la mère

---

<sup>1</sup> - Mohammed Dib, *La Grande maison*, Le Seuil, 1952, pp.53-54.

<sup>2</sup> - Mouloud Feraoun, *Le fils du pauvre*, Le Seuil, 1954, p.65.

pour tromper la faim, adhésion à la discrimination dans le partage de la nourriture : les garçons doivent être mieux nourris que les filles, etc.

Tout près de nous maintenant, un ouvrage tout récent du poète et essayiste Malek Alloula, est un essai sur la nourriture à partir de questions qui forment jeu et auxquelles l'auteur répond avec maestria dans une langue qui est elle-même un régal... ! *Les festins de l'exil* est encore une autre manière masculine de traiter de cette question de la nourriture. L'écrivain, en ouverture, nous confie un souvenir. Après un dîner particulièrement soigné à Paris, chez M<sup>me</sup> de L., Malek Alloula et Kateb Yacine rentrent avec le même taxi :

« Encore sous le coup de mes récentes découvertes culinaires, je me répandis en superlatives appréciations sur les raffinements de la table et qualités de la chère auxquels nous avions eu droit.

Yacine se contentait d'opiner du chef en marmonnant, de temps à autre, pour me donner évasivement la réplique : « Oui, oui » ; « Bien sûr, bien sûr. C'est toujours la grande classe chez M<sup>me</sup> de L. »

Le taxi venait de s'arrêter.

J'étais rendu et m'apprêtais à prendre congé quand j'entendis Kateb murmurer de son coin de banquette : « Mais où sont donc passés nos couscoussiers dans tout cela ? »

Et pour le plus grand plaisir de l'auteur, Yacine lui fit, quelque temps plus tard, le plat qui lui manquait le plus, une *chorba loubia* : « Il nous cuisina une *chorba loubia* qui, tout en comblant mes souvenirs, éveillait en moi cette irrépressible nostalgie de plats et de goûts devenus tellement lointains. »<sup>3</sup>

N'y a-t-il que les hommes en littérature algérienne, pour parler de nourriture et en faire un signe fort de leur spécificité ? Pourtant la femme est bien au cœur de la question de la nourriture et on pourrait s'attendre à ce qu'elle soit encore plus prégnante dans les romans des femmes lorsqu'elles décident d'écrire elles-mêmes leurs histoires. Ce signe culturel, particulièrement intégré dans les romans et qui indexe les modes de vie, les groupes, le statut économique et culturel des acteurs d'une société donnée, est-il visible dans l'écriture romanesque féminine ?

L'impression générale est celle de son invisibilité. Pas de roman féminin qui lui réserve une véritable séquence significative dans la dynamique narrative ; pas de roman qui égrène personnages et intrigues autour d'un dîner de fête comme dans *Dolce Agonia* de Nancy Huston ni d'évocation majeure d'un art culinaire et de tout ce qu'il éveille comme nostalgie de l'avant, pulsions amoureuses, désir de changement comme dans *Le Festin de Babette*,<sup>4</sup> ce film qui se construit autour de la nourriture. Pas non plus de romancière pour mêler sa prose à des souvenirs de nourriture comme Malek Alloula ou qui invente *Les soupers de Shéhérazade* comme Odile Godard.<sup>5</sup>

La plupart des romancières sont étrangement sobres sur cette réalité qui pèsent pourtant sur la vie de tous les jours des femmes. De façon dominante, il y a un silence sur l'univers de la nourriture : cuisine, repas, préparation. Silence car il n'y a pas non plus vraiment de

---

<sup>3</sup> - *Les festins de l'exil*, Collection « Saveurs de la réalité », Françoise Truffaud éditions, Paris, 2003, pp.10 et 11.

<sup>4</sup> - Film du danois Gabriel Axel, adapté du roman de Karen Blixen, en 1987. " Un chef d'œuvre de savoir-faire et de simplicité. La préparation des mets, filmés au plus près des textures avec une sensualité unique en son genre, fait de ce film désormais mythique la représentation par excellence des plaisirs de la table (...) un film féérique et réjouissant, un véritable hymne au palais qu'il importe de déguster en parfaite connaissance de cause " écrit Sandrine Phillipetti. [www.objectif-cinema.com/mediatheque/0177.php](http://www.objectif-cinema.com/mediatheque/0177.php)

<sup>5</sup> - Ouvrage publié en 1990 chez Actes Sud, préfacé par René Khawwam où sont évoqués les plaisirs de la bouche au pays des *Mille et une nuits*. Le livre des contes arabes n'est que l'emballage d'un livre de cuisine car rien de l'enjeu des *Nuits* n'est conservé. Odile Godard revendique d'ailleurs son infidélité au texte (p.22) en faussant la structure narrative puisque les repas y sont des moments très brefs. Son objectif est de célébrer l'art de se nourrir. Cela donne un livre attrayant et amusant où Shéhérazade séduit en cuisinant plutôt qu'en racontant.

dénonciation comme dans le beau film de Moufida Tlatli, *Les Silences du palais*,<sup>6</sup> qui porte, entre autres, sur les festins des nantis se préparant dans les sous-sols des cuisines des palais des beys. On ne trouve pas non plus dans la littérature algérienne des saveurs, des livres comme ceux de Fatima Hal, celui sur le Couscous mais surtout le précédent, *Les Saveurs et les gestes. Cuisine et traditions du Maroc*, qui mêle écriture du souvenir et préparation des aliments.<sup>7</sup>

Essayons de suivre des parcours féminins d'écriture pour y repérer la nourriture et son traitement.

Dans *L'enfant des deux mondes*,<sup>8</sup> **Karima BERGER** suit avec précision l'univers de l'enfant qu'elle fut, tiraillée entre deux mondes culturels. On pourrait s'attendre à une attention particulière à la nourriture qui tient une place non négligeable dans la vie d'une enfant et dans celle des familles. La première évocation de la nourriture se trouve dans les premières pages de ce roman autobiographique où sont évoquées les sorties à la mer, l'été, lorsque toute la famille se déplace pour passer toute la journée au bord de l'eau. Elle est partie de l'énumération descriptive rendant compte de l'adaptabilité de la famille :

« Amoureux du confort et du plaisir, ils savaient reconstituer sur cette plage un espace domestique où régnait une atmosphère presque intime comme s'ils vivaient là depuis toujours : tout près des rochers, le coin de la cuisine et des aliments, plus loin, sous les pins, le coin de la sieste et du repos, et, sous le grand parasol, l'aire des repas où affamés par les jeux et les bains, ils se retrouvaient pour déjeuner assis en cercle autour d'une mère prodigue, elle-même entourée de ses fumantes marmites. Et, à quelques mètres de distance, dans l'anfractuosité de la falaise, on pouvait distinguer une mallette en osier savamment calée entre les rochers, le couvercle grand ouvert et reposant sur deux fines baguettes de roseau, une fine mousseline blanche voilant l'intérieur mystérieux (...) le dernier-né, encore nourrisson » (pp.13-14)

Plus loin, après la "révélation" de la grand-mère qui certifie à sa petite fille que les non musulmans ne pourront aller au paradis quelle que soit leur vertu, l'enfant est préoccupée et le texte note :

« Était-ce cette révélation qui lui donna cette conviction qu'une même nourriture pouvait avoir des goûts différents selon chacun : " Nous mangeons toutes deux un même fruit, disait-elle à sa sœur, comment pourrais-je être sûre que tu éprouves la même sensation que moi lorsque tu dis " c'est sucré ", qui peut vérifier que c'est le même sucre que je ressens ? " Cette question, elle la posait et la reposait sans cesse aux adultes et l'étendait à toutes les impressions de sa sensualité naissante : pour les goûts mais aussi pour les couleurs, le chaud, le froid, les sons, la douleur, le plaisir. » (p.22)

A la page suivante ce n'est plus le goût de la nourriture qui est évoqué mais celui de... l'école !... goût dont on ne saura rien puisque la métaphore gustative n'est pas filée.

Une autre fois, la petite fille a eu l'occasion de participer de bout en bout à la communion de son amie Hélène à Alger : « Elle en était revenue éblouie et avait raconté, exaltée, son séjour dans la capitale. »

« Après la messe à la cathédrale, il y eut le repas : autour de la grande table servie, les invités mangèrent de la langouste et burent du champagne. Elle huma le parfum des vins et des liqueurs comme chaque fois, cela éveillait en elle un trouble mêlé de dégoût et de volupté. Unique étrangère de l'assemblée, elle surprit de nombreuses fois au cours du repas, comme à l'église d'ailleurs, quelques regards obliques ou des remarques la

---

<sup>6</sup> - Film tunisien de 1994.

<sup>7</sup> - Edité chez Stock en 1995.

<sup>8</sup> - Sous la rubrique " roman " aux éditions de l'Aube en 1998. Réédité depuis en collection de poche aux mêmes éditions.

concernant sûrement, accompagnés de quelques rires narquois auxquels l'hôtesse protectrice avait su, d'un ton ferme et sans ambiguïté, mettre rapidement un terme. » (p.39)

Adulte, elle a le désir de retrouver ses amies pour comprendre leur enfance algérienne et tisser des connivences. Mais tout naturellement viennent alors sur ses lèvres les premiers vers de comptines qui établissent irrémédiablement la différence ; comptines qui parfois évoquent la nourriture :

« Ce pas de l'enfant algérienne que Patricia ou Hélène, Danielle ou Michèle ignoraient, une sorte de saut à cloche-pied dans un monde puis dans l'autre, les chaumières, les pommiers, dansons la capucine, savez-vous planter des choux, papa est en bas, il coupe du bois, maman est en haut, elle fait des gâteaux. Comptines à chanter, à traduire toujours, intense travail de tous les instants, d'une langue à une autre, d'un signe à un autre, dans un sens, dans l'autre, sans cesse. » (p.71)

A l'indépendance, la famille s'installe dans une maison occupée antérieurement par des Français. Tout le monde s'active pour le grand nettoyage et commente la malpropreté des Français :

« Soudain un cri d'horreur surgit de la cuisine (...) Ce fut l'épouvante : au fond d'un des placards de la cuisine -ce lieu qui peut paraître si accueillant, si souverain mais qui par un infime détail peut faire basculer l'appétit qu'il vous inspire dans la répulsion et le dégoût-, une des femmes qui s'affairaient avec une énergie que seule la curiosité de découvrir enfin l'objet intime oublié là par l'étranger semblait justifier, fut récompensée de son attente en tombant sur ce qu'elle n'avait jamais vu ni approché de sa vie de pieuse femme : une vieille boîte de conserve sur le couvercle de laquelle elle put lire, horrifiée : " Pâté pur porc, Olida " » (p.86)

Tous les adultes s'en donnent à cœur joie pour se purifier du contact du mets proscrit et pour évoquer leur différence et leur supériorité. La petite fille observe et... agit :

« Cette nouvelle expérience lui permit de goûter à ce que les adultes appellent l'interdit alimentaire : quelques jours plus tard, cherchant à étonner ses nouvelles voisines, elle se montra sur le seuil de sa maison parfaitement purifiée, paradant fière et hautaine en mordant ostensiblement dans une tranche de pain tartinée de concentré de tomate -cela faisait partie des drôles de goûter que lui préparait sa mère. Et à celles qui exprimèrent leur curiosité, elle répondit avec déjà le goût du péché dans la voix : " Je mange du pâté de cochon ". » (p.87)

Dernière mention de la nourriture dans le roman : les siens, devenus propriétaires en 1962, sont invités par les anciens propriétaires qui quittent l'Algérie, invitation unique en son genre car la réciprocité de l'hospitalité ne se pratiquait pas. La narratrice note :

« Tant de fois pourtant ils avaient été, eux, conviés lors de cérémonies organisées par leurs voisins algériens, à s'associer à leurs réjouissances en recevant leur part de nourritures servies dans de grands plats recouverts de linge blanc ou à festoyer autour de grandes tablées où ils s'amusaient à jouer à " l'Arabe " disaient-ils, rôle exotique qu'ils tenaient bien plus rarement que leurs hôtes, qui, plusieurs fois par jour, à l'école, au travail et autres lieux publics, devaient traverser cette autre identité devenue peu à peu si coutumière qu'elle s'était glissée en eux comme une seconde peau. » (p.102)

La description qui suit de ce « jeu exotique » porte la marque du jugement sévère de la narratrice sur ces Français qui ne cherchent pas à comprendre le sens profond des us et coutumes et restent à la surface des vies. Elle note aussi combien les Algériens, les siens, donnent le meilleur -mais ce meilleur n'est pas du tout mis en mots - mets...- précis- comme pour persuader les autres de leur subtile civilité :

« Leur part leur était invariablement réservée et non pas par devoir ou servitude, mais aussi pour le plaisir ou la fierté de faire goûter les mets riches et délicats de leurs fêtes, espérant une reconnaissance de leur raffinement domestique trop souvent ignoré par ces Français si peu curieux de leur culture. »

Mais, comme toujours, Karima Berger voulant faire la part des choses, excuse en quelque sorte l'absence d'invitation des Algériens chez les Français par les trop nombreux interdits alimentaires qui freinaient la convivialité, celle de la proximité du porc en particulier.

Le repas chez Madame Helloin (cette ancienne propriétaire en partance) apparaît comme le prototype même de la table française :

« Sur la table de la salle à manger Empire de monsieur et madame Helloin trônait dans ce qui apparaissait à l'enfant comme une immense jatte, un poulet à la crème fumant, lissé et nappé semblable à ceux qu'elle avait vus dans les photographies de *Marie-France* : l'image et la réalité de la cuisine française se rejoignaient enfin, dans un accord parfaitement fidèle à ce qu'avait produit l'imagination de l'enfant ; seule l'odeur étaient inconnue, celle d'une cuisine au goût d'un autre monde, composée de saveurs nouvelles que dégageaient la crème fraîche, le fromage ou les champignons de Paris. Madame la Colonelle était une petite dame aux cheveux gris roulés en chignon bas sur la nuque, avenante, chaleureuse (...) et en laquelle l'enfant reconnaissait l'aura des grand-mères de ses livres de lecture, celle du Chaperon rouge ou celle de Heidi, avec leurs odeurs de cheminée, de chocolat chaud, de pot de beurre et de galette (...) des gestes et d'images se déployant dans une sonate dont elle connaissait parfaitement tous les éléments de la composition. » (p.103)

Ce relevé quasi-exhaustif des mentions de la nourriture dans *L'Enfant des deux mondes* de Karima Berger donne une moisson peu abondante ! On peut en tirer néanmoins quelques constats. La nourriture apparaît le plus souvent comme marque de différenciation des deux communautés et de leur irréductible opposition. Elle est plus citée que décrite, objet de démonstration plutôt que sujet palpable des énoncés. Elle vient illustrer une argumentation, elle n'est ni objet de plaisir, ni objet de répulsion. Comme s'il était malséant ou inutile d'entrer plus avant dans sa composition même.

Qu'en est-il chez une autre romancière, **Malika MOKEDDEM** ? Nous rechercherons ces mentions de la nourriture d'une part dans les récits de l'enfance, d'autre part dans les romans qui choisissent pour personnage une femme adulte ; donc *Les hommes qui marchent*<sup>9</sup> et *La Transe des insoumis*<sup>10</sup> pour l'enfance et, dans *La nuit de la lézarde*<sup>11</sup> et *N'Zid*<sup>12</sup> pour l'âge adulte.

On s'attendrait lorsque Djelloul, l'ancêtre choisi comme modèle antérieur, est décrit à voir apparaître la nourriture puisqu'il est assis devant la *meïda*<sup>13</sup> :

« Les matins, assis dans le souk, une *meïda* devant lui, il faisait office d'écrivain public. Le soir, il lisait des poèmes ou des contes chez de riches Marocains qui se le recommandaient. » (p.23)

Mais comme plus haut pour le « goût de l'école » de Karima Berger, le mot « *meïda* » est porteur d'une autre fonction, celle de l'écriture. Cette substitution mets/mots n'est pas la seule et nous allons la voir beaucoup plus active ultérieurement.

Vient ensuite une séquence où la nourriture est présente de façon importante : il n'y aura pas d'autres séquences où elle joue à ce point un rôle significatif. C'est le récit de la grand-

<sup>9</sup> - Nous travaillons sur la seconde édition de 1997 chez Grasset que la romancière a complètement réécrite et qui est le texte définitif du roman, celui qui a été réédité en livre de poche. Nos références sont celles de l'édition de 1997 chez Grasset.

<sup>10</sup> - Dernier livre de Malika Mokeddem, publié chez Grasset en 2003 : c'est le premier récit explicitement autobiographique. Il navigue entre « Ici » (en France et à Montpellier plus précisément) et « Là-bas » à Kenadsa en Algérie. Dans l'avertissement, l'écrivaine précise : « Les chapitres portant en tête *Là-bas* reprennent des tranches de vie de l'enfance et de l'adolescence en Algérie. Déjà relatées dans *Les Hommes qui marchent*, je m'attache ici à en revisiter les thèmes essentiels de cet axe focal, de cette tangente du lit, de tous les lits, de leurs liens. » (p.11)

<sup>11</sup> - Grasset, 1998. Réédité depuis en livre de poche. Mes références renvoient à la première édition.

<sup>12</sup> - Edité au Seuil en 2001. Le seul roman de l'écrivaine édité chez cet éditeur, à ce jour.

<sup>13</sup> - Ce mot et ceux qui suivent dans les citations sont indexés de notes dans le roman que je ne reproduis pas. Ils désignent soit des meubles ou des ustensiles, soit des aliments ou des plats.

mère Zohra que rapporte la narratrice. Un jour, profondément triste, sa voisine Khedidja l'entraîne chez le marabout :

« Allons épuiser nos tourments. Au retour, je te ferai un bon *bercoukès*. Je vous invite à dîner tes enfants et toi, veux-tu ? »

Mais entre-temps la Perez, épouse de l'homme qui emploie son fils, à laquelle Zohra avait fait le couscous par gentillesse plusieurs fois, vient lui réclamer le plat pour le soir même. Zohra invitée, refuse :

« - Comment tu ne peux pas ! Tu refuses ?  
- Si tu m'avais avertie plus tôt... Demain si tu veux.  
Elle devint écarlate et laissa exploser sa colère :  
- Tu vas venir tout de suite !  
- Je ne suis ni ta bonne ni ton esclave, madame Perez. Je te faisais du couscous parce que je le voulais bien et que tu me le demandais gentiment. Aujourd'hui, je ne me sens pas très bien. Je vais aller me promener.  
- Ah ! Espèce de fainéante !  
- Madame Perez, je ne travaille pas chez toi, moi ! Pourquoi me traites-tu comme ça ?  
- Nomade ou pas, tu n'es qu'une sale moukère. Tu devrais me montrer plus de gratitude ! Te crois-tu mieux que les autres, toi ?  
- Sors d'ici.

La rage tordant sa bouche, l'écume moussant aux commissures de ses lèvres, elle quitta les lieux. Le soir même, mon fils Tayeb était renvoyé de chez les Perez. Cela faisait près d'un an qu'il y était. Pour le maigre salaire qu'il percevait, on croyait pouvoir nous déposséder tous de notre orgueil et de notre dignité ! » (pp.34-35)

On a ici une scène emblématique des rapports colonisateurs/colonisés avec, en contrepoint discret, la solidarité des femmes au sein du groupe colonisé.

La petite Leïla est l'aînée de la fratrie et entre en conflit permanent avec sa mère qui veut qu'elle la seconde en tout pour préparer biberons, repas, pour laver le linge et faire le ménage. Lorsque sa mère la trouve avec un livre, elle devient folle de rage mais la fillette résiste :

« Non, Leïla ne se laisserait pas dévorer par ce travail à la chaîne qui accaparait totalement Yamina. Les bercements, biberons, soupes, pipis, défécations multiples, toilettes même sommaires... n'étaient pas son affaire. Ne le seraient jamais. Les livres étaient devenus son refuge contre cette mère à laquelle elle ne voulait pas ressembler. » (p.115)

On comprend, après une mise au point aussi claire que la nourriture ne tienne pas sa place, n'ait pas de place du tout. Dans *La Transe des insoumis*, Malika Mokeddem précise, au souvenir de ces années : « Pour l'heure, j'ai seulement besoin de dévorer l'espace et la substance des mots. Les livres sont maintenant mes seuls vivres. Je suis devenue anorexique. » (pp.142-143)

La formule est lapidaire, définitive et pèse de tout son poids. La substitution des mots aux mets est faite. La nourriture n'apparaît alors que comme détail réaliste incontournable sur lequel on ne s'attarde pas. On aura les mentions comme « Au cours d'un dîner » (p.217) ou « Après un royal festin » (p.286). Une scène sera évoquée : pour aller de chez elle à l'école, la fillette emprunte un chemin d'où elle voit le cimetière, « lieu magique » :

« Les femmes et les enfants viennent s'y asseoir. Les mendiants du ksar les y rejoignent. Elles déballent la nourriture apportée en offrande. Tout ce monde mange ensemble. » (p.110)

On peut noter enfin qu'être bonne cuisinière, (la mère de Leïla) se conjugue avec être une médiocre tisserande : la fabrication du tapis étant du côté de la création et de la grand-mère Zohra, on comprend aisément ce qui est valorisé ! (cf.p.46)

Si jamais, dans les romans de Malika Mokeddem, la nourriture n'est envahissante, elle prend un peu plus de place lorsque l'histoire met en scène une femme adulte qui vit selon son désir, en ayant arraché de haute main sa liberté. On trouve, dans *La Nuit de la lézarde*, un certain bonheur à énumérer les légumes et autres denrées que Sassi et Nour vendent au marché ou qu'ils achètent. Par deux fois, le menu de leur repas est précisé en un bonheur de bouche qui n'existait pas du tout dans les livres racontant l'enfance et l'adolescence.

« Nour parcourt des yeux le jardin à proximité du puits. Si le ksar ne s'était pas vidé, l'aveugle et elle n'auraient jamais pu posséder un tel potager. Remplie de fierté, elle respire à pleins poumons les senteurs de terre mouillée mêlées à celles des aromates.

- Malgré tout, nous vivons mieux qu'hier, avoue-le, dit-elle à son ami.
- Nous mangeons mieux ! » (p.40)

L'exclamation qui atteste de la liberté de Nour, « *Jnane foul* ! » est la déformation de « Je m'en fous ! » qu'elle a ainsi transformé en « jardin de fèves ! » :

« Nour adore les fèves bien tendres, cuisinées avec leur peau. Dans son jardin près du puits, elle les cultive avec un soin particulier. « *Jnane foul* ! Il y va de la vie comme de la cuisine. Il y a ceux qui mangent par nécessité et ceux qui dégustent. » (p.44)

Les deux amis s'invitent à dîner, partageant les mets qu'ils ont préparés. Un soir, ce sont des poivrons grillés (p.49). Un autre soir, le menu est très précis :

« Sassi et Nour viennent de finir de dîner. Devant la maison de Nour, une *meïda* porte encore les restes de leur repas. Sassi avait préparé des courgettes grillées, Nour un tajine d'aubergines à la tomate, mijotées avec cannelle, carvi et coriandre. Elle pousse un soupir rassasié. » (p.125)

Chaque matin aussi, Nour fait les gestes du quotidien :

« Avec des gestes mécaniques, Nour allume le brasero devant sa maison et prépare le thé. Ce n'est qu'au quatrième verre que son esprit et son regard s'animent enfin. » (p.73)

Elle a un mobilier sommaire mais où tout ce qui est utile pour préparer et stocker la nourriture existe (pp.118-119). Enfin, lorsqu'elle est hospitalisée, ses amis lui portent de bonnes choses : Sassi, des grenades et des oranges, Oualou et L'Explication, des dattes et du lait caillé.

Cette présence heureuse de la nourriture participe à l'atmosphère de grande convivialité et d'amitié de ce roman qui, malgré la solitude de Nour, est un des récits les plus apaisés de la romancière.

On retrouve la convivialité du repas partagé et des mets nommés dans *N'Zid* : le contexte est tout à fait différent puisque Nora est sur un voilier en Méditerranée et se réveille amnésique et avec d'énormes hématomes sur le visage. Il n'y aura que quelques repas racontés qui marquent le retour de Nora à la socialité mais il n'y a pas la force bienfaisante du jardin du ksar, le jardin de Nour et de Sassi. La nourriture sous forme de repas, longuement évoquée, est tout de même très présente. Ainsi, un des soirs où Loïc invite Nour à partager des spaghettis *alle vongole* :

« Assise dans le cockpit de *L'Inutile*, elle le regarde faire la cuisine, l'écoute parler, avec des détails, une méticulosité de gourmet, des différentes olives de Grèce et de Turquie, des kalamata surtout dont il raffole, de

leur huile. Il en brandit un jerrycan, « de la meilleure », ramenée de Folégandros, une minuscule île paumée au sud des Cyclades qu'elle croit connaître. Il a un visage heureux (...) Son hôte sort du bateau les bras chargés :

- Tapenade, purée d'aubergine, coulis de tomates sur poivrons grillés. J'ai fait un peu de cuisine cet après-midi en prévision (...) Elle pose les yeux sur son assiette :

- C'est beau. Ça sent bon.

- J'espère que tu aimeras. J'ai mis du gingembre et du carvi dans les aubergines, de la coriandre dans les tomates. Veux-tu un filet d'huile d'olive par-dessus ?

Elle acquiesce, se laisse servir. La faim la prend, la creuse au fur et à mesure des bouchées. (...) Son appétit l'enchanté et le captive (...) Lorsqu'elle a fini, il se lève, va chercher les spaghettis alle vongole, parsemés de basilic frais, en verse les deux tiers dans son plat. Elle les hume, lui sourit avant de s'y attaquer, dévore de nouveau (...) Son assiette nettoyée, elle pousse un soupir (...) Elle éclate de rire en découvrant son regard éberlué :

- Ça doit être mon désordre. Je ne mange pas. Je jeûne ou je me remplis » (pp.83à 87)

Notons, enfin, que Nora pêchera imaginant la préparation de la bonite (p.178).

On retrouve à la fois l'anorexie et la célébration des mets du terroir dans les romans d'Hawa Djabali, que ce soit *Agave*<sup>14</sup> ou *Glaise Rouge*<sup>15</sup>. Avec **Hawa DJABALI**, les deux sont liés : la jeune fille quitte Alger, gravement malade, avec sa grand-mère qui est sûre qu'elle la guérira en l'emmenant dans la montagne, hors de la ville qui la mine et la détruit.

« Casse-croûte de pain et d'oignons crus, on va attendre tranquillement, en jouant, les pieds dans l'eau, que le linge sèche au soleil (...) Les femmes cueillent des herbes, de jeunes salades, le long des jardins, la lessive toujours sur la tête, elles les épluchent, tirant leur couteau de leur giron et les mangent en marchant. Le couchant est proche, le chemin creux s'illumine : les oliviers auréolés, les vergers paisibles et les vêtements colorés des femmes, tout s'empourpre ! » (p.44)

Tous les gestes traditionnels de la cueillette, de la préparation et du don de la nourriture sont décrits avec amour et mériteraient une étude. Toutefois il faut reconnaître que, parmi les romancières algériennes, Hawa Djabali fait un peu exception dans cette valorisation des gestes féminins de la tradition à propos de la nourriture.

Le rejet de la nourriture dont la mention revient souvent et qui se traduit dans les cas les plus dramatiques par l'anorexie est l'objet même d'un roman peu connu et qui a été étudié sous cet aspect par Isabelle Meuret, *La Suture* de **Sabrina KHERBICHE**. La critique le présente ainsi en fonction de l'origine mixte de l'écrivaine de mère française et de père algérien : « Condamnée à "estomper les traces indélébiles d'une enfance passée à l'ombre d'une campagne bretonne", c'est elle-même qui finalement disparaît, se livrant en fragments de corps épars à notre regard inquisiteur. Défilent alors le calvaire de l'anorexie mentale et son cortège de souffrances imposées par l'autre en soi. »<sup>16</sup>

Malika Mokeddem qui affirme son anorexie à l'adolescence, ne s'attarde jamais sur les souffrances qu'elle provoque et ne la cite que pour insister sur ce qu'elle lui a donné : la passion des livres. Pour elle, comme pour d'autres anorexiques, c'est un défi et on éclairerait assez bien les adolescentes de son univers - Leïla, Yasmine en particulier- selon l'analyse de Eric Bidaud : « Si l'anorexique ne craint pas la mort, c'est sans doute parce qu'elle est tentée par une épreuve où elle devient créatrice de sa propre lutte, de sa fin et de son

---

<sup>14</sup> - Publisud, Paris, 1983.

<sup>15</sup> - Paris, Marsa éditions, 1998.

<sup>16</sup> - Isabelle Meuret, « La taille zéro de l'écriture ; l'anorexie ou l'expérience de la limite dans *La Suture* de Sabrina Kherbiche », *Algérie Littérature/Action*, Marsa éditions, Paris, n°39-40 d'avril 2000, pp.252 à 259.



commencement. Peut-on penser qu'elle cherche à s'auto-engendrer, niant par là même son origine sexuée et sa filiation au désir ? »<sup>17</sup>

Mais dans la perspective du rapport des femmes à la nourriture, l'anorexie telle qu'elle est évoquée par Malika Mokeddem ou Hawa Djabali, mais surtout la première, correspond plutôt, nous semble-t-il, au rejet du rôle traditionnel qu'on entend imposer à la fille pour qu'elle soit conforme au statut auquel on veut la réduire. Elle est alors défi à l'éducation traditionnelle et entrée dans la modernité par la liberté de refuser d'être nourricière, de refuser d'apprendre les gestes répétitifs qui empêchent de s'accomplir autrement. L'invisibilité ou le silence sur la nourriture dans les romans féminins dériveraient de la même volonté. Les femmes ne peuvent magnifier, comme le font les hommes, la nostalgie de la mère penchée sur ses fourneaux car elles savent que si elles cèdent, elles deviendront cette silhouette-là.

« Je revois ma mère s'activant, allant d'un brasero à l'autre, soulevant ici ou là un couvercle, goûtant une sauce ou rouillant légèrement la préparation, rajoutant du charbon, ôtant ou ravivant les braises et, cela fait, repartir pour vaquer à d'autres occupations, puisqu'elle avait le temps, le temps que lui accordait son *majmar*, ce temps qu'elle considérait comme l'ingrédient par excellence. »<sup>18</sup>

Le danger est encore trop grand de se faire avaler par la société et ses traditions pour pouvoir faire de la nourriture et de tout ce qui l'entoure un objet de plaisir et de nostalgie, un objet de bonheur et de jeu. C'est autre chose que les romancières ont à prouver, c'est une autre image de la féminité qu'elles veulent rendre visible.

---

<sup>17</sup> - In I. Meuret citant Eric Bidaud, *Anorexie mentale, ascèse, mystique. Une approche psychanalytique*, Paris, Denoël, coll. « L'Espace analytique », 1997, p.38.

<sup>18</sup> - Malek Alloula, *Les Festins de l'exil*, op. cit., p.27. On se laisse bercer par sa nostalgie du brasero mais on pense immédiatement, lorsqu'on est femme, à l'attention de chaque instant, à la lenteur qui certes satisfait les papilles mais qui tient près du foyer la femme nourricière ! Peut-être est-ce là le sens de « la femme au foyer » ! Comme dirait Delacroix découvrant du harem : « C'est beau comme une scène antique » !...